

« MON NOM »

Ma chère très chère,

Mon cher très cher,

Tu ne me connaîtras pas, tu ne sauras rien, même pas mon nom, mon rire, mes yeux, mes rides, rien.

C'est une décision que j'ai prise et que j'assumerai jusqu'au bout, ou peut-être pas. On dit, la famille bien pensante, qu'assumer ne fait pas partie de ma nature.

Je ne m'assume pas.

Il est beau ce mot, il exprime exactement ce qu'il veut dire et consciemment.

Je n'assumerai pas cet enfant mais j'assumerai ce choix. Cet enfant c'est aussi toi, c'est le fragment de toi que tu aimeras le moins, celui qui n'a pas de racines, celui qui trahit ta vie.

Je vous ai tous déracinés, toute ta lignée passée et présente.

Je n'étais pas prête à devenir mère, j'avais un étranger en moi, non, pas un étranger bienveillant. Une matière qui ne pouvait se mélanger en moi. De l'huile dans de l'eau. Et des larmes au ruisseau tous les jours, tous les soirs à hésiter sur le pont St Étienne.

Lui ou moi ? Tous les deux ? Sautons ensemble ?

Je ne pouvais pas le garder en moi et hors de moi il m'aura hanté.

Je ne sais pas si c'est une fille ou un garçon. Je ne sais pas s'il a souri ou s'il a pleuré. Je ne sais pas s'il a survécu. Je n'ai pas assumé.

Je laisse cette lettre pour le futur, le lointain futur. Je leur ai dit aux bonnes sœurs de ne pas la donner à l'enfant ni à ses enfants, de la garder précieusement pour un enfant qui serait moins en colère et moins aigri.

Toi ? Es-tu moins en colère ? Comprends-tu dans ton monde que l'on puisse faire ça ? Que comprends-tu d'ailleurs ? Que t'a-t-on dit ? Qu'as-tu supposé ? Que j'étais jeune, seule et sotte ? Que le père était un salaud ?

Je peux te répondre maintenant. Oui j'étais jeune. Non je n'étais pas sotte.

Oui, il m'aimait. Non, il ne savait pas, sinon il aurait assumé. Et moi, non.

Est-ce que tu m'aimes moins ou me détestes plus de savoir que cet enfant aurait pu avoir un père ?

Au fond, pourquoi j'ai refusé de lui en parler, il aurait assumé, lui !

Tu aurais préféré avoir une moitié de racines ? Un arbre foudroyé et coupé en deux ?

Une partie carbonisée. L'autre partie aurait pu bouturer, fleurir pour s'effeuiller et se raidir.

C'était le printemps et il faisait froid lorsque je suis sortie de l'orphelinat.

Il fait toujours froid ici. Ici.

Je peux te dire ça, je peux te donner une terre, des plateaux, des vaches et un ciel gris.

Un désert urbain et Limoges.

C'est beau mais c'est loin.

Tu sauras d'où tu viens mais pas de qui.

Tu découvriras par toi-même, les tours carrées des chapelles, le sombre de la cathédrale et son parvis soi-disant flamboyant. Et la lumière urbaine qui s'allume toujours plus tôt qu'ailleurs.

Peut-être visiteras-tu ma tombe sans le savoir. On se perd dans le grand cimetière que l'on visite, le plus grand d'Europe, la gloire de cette ville.

Ça résume tout, je te lègue un cimetière immense et une toute petite boîte peinte par mes toutes petites mains.

La céramique accompagne chaque génération, j'en ai peut-être sauté quelques-unes, mais cette boîte a été faite par moi, elle accompagne cette lettre de moi.

Cette lettre qui devait te donner tant de réponses, me dirige vers plus de questions.

Je serai poussière mais m'aimeras-tu, peux-tu comprendre ce que j'ai du mal à dire, peux-tu t'attacher à moi que tu ne verras jamais ?

Je n'arrive pas à dire les choses, j'aimerais tant que tu saches déjà la difficulté d'être parent et la toute aussi grande difficulté de ne pas l'être.

Le désamour est-il permis dans ton monde ?

L'indifférence est-elle taboue ?

L'homme ou la femme que tu seras, pourrait-il comprendre les blessures de l'absence et de son héritage ?

Je t'attends dans cette allée grise, je serai là sagement à t'attendre, une plaque sommaire, une photo en médaillon, sûrement dans un carré peu fleuri où les tombes se suffisent à elles-mêmes.

Je t'attends.

Je saurai que c'est toi, à tes pas, ton rire, tes yeux et tes rides.

Je ne connais pas ton nom.

Jeannette

Céline VILLA